Introduction à l'Abécédaire Robert Castel

Fou, déviance, orphelin, désaffiliation, ordre social, sociabilité, précariat, question sociale, citoyenneté… C'est par ces mots que je commence cet embryon d'Abécédaire de Robert Castel, ces mots lourds de sens dans son esprit, qui orientaient toute son attention – ses tripes aurais-je envie de dire –, avec la volonté de comprendre ce qui se jouait dans l'effondrement des familles et de l'enfance au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Avec lui, au cours de l'année 2008, nous avions commencé à parler de faire cet Abécédaire pour France Culture, « quelque chose » dans un langage imagé, avec des exemples frappants, et avec d'autres mots que ceux de ses ouvrages académiques. De nouveau, la maladie avançait, de sorte que l'empressement gagnait. Qu'est-ce qui fait que des femmes et des hommes « dévissent » de la société ? Qu'est-ce qui fait que tant que l'on est protégé, on ne sent pas le poids de la protection dont on bénéficie ? L'idée était de trouver un ton différent, davantage ouvert que celui de la démonstration ou de la construction de thèses. L'objectif ? Poursuivre son dessein de parler à des non-sociologues, expliquer des notions, des mots, et les raconter plutôt sous une forme « ludique ».

Je lui avais suggéré une liste, avec des citations, des extraits, comme une sorte de cartographie de problèmes, avec quelques « lignes de force », pour reprendre sa vieille expression. « Ligne de force », justement. Dans les années 1970, on parlait aussi de « matrice » – une matrice, comme un moule en somme, une forme préalable qui énonce un problème.

Les pages qui suivent offrent l'état du chantier qui s'est arrêté à sa mort. Je conserve quelques conversations préparatoires et enregistrées que nous avions eues à son domicile. Nous avions choisi des citations de textes concises, percutantes, empruntées à son œuvre ou à certaines de ses conférences, extraits qu'il voulait clairs, incisifs et d'expression « simple », qu'il qualifiait de « didactique ». J'ai remis en forme cette ébauche en la complétant par quelques mots qui importent. En débutant par n'importe quelle entrée, cette lecture peut se poursuivre, par saut, d'un concept vers un autre. Mais ce « kaléidoscope » ne présente

toutefois que quelques facettes des concepts castéliens : ici des entames, provocantes ou déroutantes, là des traits biographiques qui forcent à s'interroger.

Le bain des années 1960

En préalable, quelques mots sur Robert Castel quant à son lieu de naissance social et culturel. Dès les années 1960, il est plongé dans ce qu'on appela l'anti-psychiatrie, comme il existait alors un « anti-cinéma » ou un « anti-roman », et même une « anti-médecine ». Ce bain premier est une culture de la « remise en cause », une vive interrogation critique liée aux grandes rébellions de l'époque contre les autorités, l'autorité des savoirs, des orthodoxies contraignantes, et contre toutes les autorités aveuglément suivies. Agrégé de philosophie en 1959, il est maître-assistant de philosophie à la Faculté des lettres de Lille où il rencontre Pierre Bourdieu, avec qui il commence à travailler, jusqu'en 1967, au moment où Raymond Aron lui propose de le rejoindre à la Sorbonne. Un premier grand tournant a lieu en 1960, quand il quitte la philosophie pour la sociologie : « J'en avais marre des concepts éternels et comme ma femme Françoise travaillait en psychiatrie, et que ça ferraillait dur, je me suis laissé porter par cette réalité. »

La dimension contestataire, suggérée par le terme « anti », débordait amplement dans le domaine de la psychiatrie, à travers une inventivité thérapeutique sans pareille et des réformes institutionnelles profondes qui bouleversèrent pour longtemps le champ de la médecine mentale et, plus largement, la perception culturelle de la folie. On peut parler d'antipsychiatrie en un sens large ou restreint. Au sens large, elle désigne le mouvement de remise en cause du traitement asilaire de la folie, disons l'enfermement, et d'une certaine dogmatique médicale. Au sens restreint, l'« antipsychiatrie » est le nom que des psychiatres anglais en rupture – David Cooper et Ronald Laing – donnèrent à leurs expériences thérapeutiques. Par ailleurs, des psychiatres italiens, dont Franco Basaglia à Gorizia, un ami de Castel, soutenaient plutôt une psychiatrie « hors les murs », des sortes de communautés thérapeutiques qui défendaient le droit des individus psychiatrisés et une grande inventivité pour les lieux d'accueil. Cet intérêt pour les pratiques alternatives est renforcé par les liens forts qui se tissent avec Félix Guattari, acteur central de la psychothérapie institutionnelle, notamment à la clinique de La Borde, dans le Loir-et-Cher, avec un accent porté sur le conflit entre les normes et les subjectivités. Cette démarche déclenche chez Castel une première salve de travaux sur la psychiatrie. Tout d'abord,

sa longue préface dans la traduction en français de l'ouvrage d'Erving Goffman, *Asiles,* puis ses voyages avec Franco Basaglia, organisateur de communautés thérapeutiques en France, pour engranger des savoirs pratiques, pour finir sur sa critique sévère de la psychanalyse, qui le place au premier plan de la scène (voir l'entretien réalisé par Gérard Mauger, « Les classes populaires ont-elles vraiment perdu la partie ? Sept questions à Robert Castel ». In Castel et Martin, 2012 : 90-99).

Mais cet écho de l'anti-psychiatrie n'aurait jamais eu lieu sans un trait biographique majeur chez Castel, la présence de sa femme, Françoise Fauquet, qu'il rencontre comme étudiante en médecine à Strasbourg. Elle se spécialise ensuite en psychiatrie et est amenée à faire des stages de spécialisation, année après année, dans différents hôpitaux psychiatriques de France : Lille, Amiens, Rennes, pour finir par un long séjour à l'hôpital de Villejuif. Ces stages de spécialisation d'internat, dotés de logements de fonction, installent Robert Castel aux premières loges. Entre 1955 et 1962, alors qu'il travaille comme professeur en lycée, il rencontre simultanément des malades et croise les collègues psychiatres et infirmiers de sa femme ; il entend aussi, « par retour », ses consultations, la vie en institution, la prise en charge qui cherche ses mots, l'arrivée de nouveaux médicaments. Françoise lui donne accès au plus près de ce qui se fait – ou pas – dans la pratique psychiatrique.

Gardons à l'esprit ce croisement entre des traits autobiographiques et des traits théoriques, qui façonne un auteur ; les premiers jouent bien plus qu'on ne pourrait le soupçonner dans le sous-sol des seconds. À partir de 1980, l'attention forte de Castel pour le travail psychiatrique se déplace peu à peu vers le travail social, entendu comme les dispositifs locaux d'aide et d'assistance – il donnera pendant quarante ans des dizaines de conférences à travers la France. Il est particulièrement sensible au statut particulier de « l'enfance d'après-guerre », avec ses millions d'orphelins qui passent de maisons d'accueil en foyers sans comprendre pourquoi. Castel a lui-même perdu sa mère, à la suite d'un cancer, à l'âge de 10 ans ; puis son père, ouvrier aux Ponts et Chaussées, qui se suicide deux ans après. Orphelin pris en charge par sa demi-sœur dans un bourg situé à l'ouest de Brest, il sait reconnaître les ruptures, les brisements, et ressent particulièrement ce qu'être désaffilié veut dire. Le choix de ses concepts est ainsi lié à sa propre biographie.

Lorsqu'un auteur de cette génération met une épigraphe en première page, ce choix, qui semble anodin, est chargé d'une encre irradiée : « Je dédie ce travail de la mémoire à mes parents et à celles et ceux auxquels, hier comme aujourd'hui, un avenir meilleur a été

refusé » (Castel, 1995a). L'adresse est claire. Sans commentaire. Tous ses travaux tiennent dans cette inscription. L'axe de recherche est tracé pour les pages qui suivent.

Sa lecture critique de la psychiatrie – puis de la psychanalyse – puise à la fois dans cette expérience empirique très concrète et dans l'éveil des premiers travaux de Michel Foucault (*Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961) qui lui offrent une grande variété de champs d'enquête, des emprunts à d'autres disciplines, un « tour de main » comme dit l'artisan, à savoir la façon généalogique.

Foucault lui propose aussi une brève collaboration à l'ouvrage *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère… Un cas de parricide présenté au XIXe siècle* (1973). Cette étude de parricide à la fin du XIXe siècle se fait autour de plusieurs dossiers médico-judiciaires. Il s'agissait à la fois de repérer l'instant où la psychiatrie s'instituait comme argument pénal, disputant le corps des accusés à la justice, et d'analyser, autour d'un même geste, comment s'élaboraient des discours contradictoires pour organiser finalement une complexe stratégie de savoirs et de pouvoirs. Et Castel de préciser :

> Foucault m'avait demandé, en 1971, dans le cadre du séminaire annexe au cours qu'il professait au Collège de France, d'y participer. Le thème du séminaire était la critique de l'expertise psychiatrique. Lors de la première séance, il est arrivé avec le manuscrit de *Pierre Rivière* sous le bras, pour qu'on travaille dessus. J'ai donc fait une petite contribution à ce qu'allait être *Moi, Pierre Rivière*. Ça a été le seul moment de collaboration précise, et c'était autour de l'idée d'une critique de l'expertise psychiatrique (Castel, 1990b : 42).

Cette influence est contrebalancée par l'approche sociologique d'Erving Goffman, qui permet de fendre l'image foucaldienne d'une institution coupée du monde et close, où la liberté est étouffée. Les tactiques de domination et d'assujettissement sont alors doublées par des adaptations secondaires, de petites inventions, que Castel reprend dans sa « Présentation » de *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux* (Castel, 1968b). Pour Goffman, l'interaction ordinaire se déroule entre la folie – « vertige d'une humanité sans loi, c'est-à-dire sans règles de civilité » – et l'institution totale – « dureté métallique d'un ordre social qui exclut toute possibilité de négociation et de compromis » (Castel, 1990b : 42).

Castel consacrera vingt années à la psychiatrie, avec des incursions sur la psychanalyse, sur la santé mentale aux États-Unis et sur l'ordre social plus généralement. Sa fréquentation de Foucault marque ses analyses transversales, notamment par la démarche généalogique

que l'on peut suivre dans *Le Psychanalysme. L'ordre psychanalytique et le pouvoir* (1973c), *L'Ordre psychiatrique. L'âge d'or de l'aliénisme* (1977a), *La Société psychiatrique avancée. Le modèle américain* (avec Françoise Castel et Anne Lovell, 1979a) ou *La Gestion des risques. De l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse* (1981). Le traitement et la prise en charge des malades mentaux sont violemment passés au crible de la critique.

La psychiatrie s'éloigne nettement à la suite du décès de Françoise, en 1984. S'ensuit un long silence de cinq ans, durant lequel il s'interroge sur le social et ce qu'on entend par ce mot. Faut-il entendre le médico-social, la santé publique, l'éducation spécialisée, la protection des vieux et des jeunes, leur insertion dans des structures socialisantes, qui produisent des appartenances et des sociabilités ? Lors de sa demande d'intégration à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), en 1989, il déclare :

> Après la psychiatrie, je voudrais me pencher sur une nouvelle question : qu'est-ce que le social, cet objet polymorphe ? Avec cette conviction : la réflexion sur le social conduit immanquablement au travail. En somme, les personnes qui ont des difficultés avec le social ont souvent un rapport incertain, problématique, au travail. Il me semble que le travail est le cœur de la question sociale. Pas le travail sous l'angle de la sociologie du travail, de l'analyse empirique, mais sous celui de la place qu'il occupe dans la vie des individus comme support principal de leur intégration dans la société, ou au contraire de leurs difficultés à s'y inscrire. D'où mon projet historique, ou plutôt, de cette généalogie qui part du présent pour remonter quelques problématiques (archive personnelle).

« Qu'est-ce que le social ? » est la question qui le fait sortir de la psychiatrie, entendue comme « l'endroit de l'envers ». Il intervient alors dans de très nombreux cénacles du travail social pour essayer de décrypter ce qui s'y dit. La réponse ne se fait pas attendre – le secteur social est une conséquence d'une absence : le travail.

Les ponts sont désormais jetés sur une généalogie du travail, de la force des statuts et de l'envers, le précariat, avec cette fois dans l'ombre sa seconde femme, Lisette Boucher, québécoise et robuste économiste, qui l'incite à renouer avec la tradition marxiste et durkheimienne – « la dureté des choses », disait-il avec une voix graniteuse. Les discussions sur le capitalisme vont bon train, marquant un nouveau virage qui prend acte d'une « société assurantielle » qui n'a pas eu lieu, et que « demain ne sera pas meilleur qu'aujourd'hui ». Il se jette en bibliothèque pour comprendre comment le salariat est né, initialement dans une position méprisée et à travers des relations de dépendance extrême. Puis il analyse

comment le salariat s'est progressivement imposé comme modèle de référence, puis comment il s'est associé à des protections sociales, comme une sorte de propriété sociale, à travers la réalisation du transfert direct du travail à la sécurité, par l'intermédiaire de l'assurance obligatoire.

Durant les cinq années où il occupe le poste de directeur d'études à l'EHESS (1990-1994), Castel travaille silencieusement à la Bibliothèque nationale, entre les schémas des historiens et des archives écrites. C'est ainsi qu'il met à jour la figure de l'oisif qui surgit durant la peste noire de 1349 par exemple, le vagabond oisif qu'Édouard III d'Angleterre oblige à travailler. Ces années silencieuses composeront son livre maître, *Les Métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat* (1995a), sur la longue durée des contraintes au travail forcé et les formes qu'elles prendront, jusqu'à nos jours. Au cours de cette période, se dégagent aussi parfois de puissantes scènes expressives, comme la suivante : à Amsterdam, au XVI^e^ siècle, des pauvres sont amenés dans une cave pour chasser l'eau des inondations, qui monte sans cesse, au moyen de seaux. S'ils ne travaillent pas, ils sont tout simplement noyés. On comprend ce que veut dire le travail obligatoire, ici littéralement synonyme de mort ! Dans ce cas, une scène empirique et de longs discours archivés se rejoignent. C'est cette jonction qui fait le tour de main. Les centaines de fiches constituées par Castel, aujourd'hui disponibles dans les fonds de Condorcet, témoignent de cette manière de faire ; elles retracent la mise en composition des strates temporelles qui composent l'ouvrage publié en 1995.

Les années 1990-2010

Les deux décennies 1990-2010 sont pour Robert Castel le temps des conférences, celui d'exposer à des non-sociologues ce qu'être protégé veut dire, mais aussi celui de communiquer avec les syndicats ouvriers et patronaux, les économistes de tous bords, les travailleurs sociaux curieux, la Haute Administration, et jusque dans les ministères qui l'invitent pour discuter du marché autorégulateur ou dérégulateur, soit un marché qui n'obéit qu'à ses propres lois, d'où découle la proposition de l'auteur selon laquelle il n'y a pas de cohésion sociale à partir du marché, parce que la concurrence, la compétition, l'emporte.

L'écho important que rencontre *Les Métamorphoses de la question sociale* (1995a) est lié aux questions que pose l'ouvrage : comment domestiquer le marché ? comment faire pour adoucir ses lois ? comment donner place aux travailleurs et aux sans-travail, d'un même élan, solidairement ?

Trois ouvrages suivront *Les Métamorphoses*. D'abord, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne* (avec Claudine Haroche, 2001b), dans lequel le « rapport à soi » est discuté âprement. Haroche rappelle la nécessité d'intégrer la psychogenèse et l'économie psychique dans l'analyse de la propriété sociale. Mais la querelle méthodologique – l'opposition entre le social et l'individuel – ne fonctionne guère. Insatisfait, Castel ne reparlera plus de cet essai. Puis vient *L'Insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?* (2003a), qui correspond à une alarme sur la crise actuelle des systèmes de sécurisation (droit du travail, retraites, mais aussi revenu de solidarité active – RSA, ou services publics), « sous les coups portés par l'hégémonie croissante du marché ». Enfin *La Montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu* (2009b). Cette fois, il s'agit de reprises, d'explicitations, d'approfondissements, sur un ton plus nerveux, conflictuel, agacé. Le libéralisme a le vent en poupe et ces coups de griffe y répondent, dans une veine de politisation plus ouverte.

Un texte en hommage à Pierre Bourdieu, publié sous le titre « Entre la contrainte sociale et le volontarisme politique » (2004c), éclaire ce moment, de 1995 à 2004. Il permet d'affirmer quelques convictions partagées. On peut dire que Castel et Bourdieu « se retrouvent » sur une même « trajectoire » (un mot-clé des années 1980), alternant « entre l'affirmation de l'omniprésence de la contrainte sociale : le monde est dur, la vie, la vie sociale, ne fait pas de cadeaux. Elle est réglée par des exigences impitoyables, [et] le sentiment qu'il faudrait changer ce monde social, non pas se contenter de le réformer à la marge, mais de faire exploser cette chape de contraintes qui fait violence aux individus et les domine jusqu'à les submerger dans leur existence quotidienne » (*Ibid.*).

Par ce texte, Castel affirme qu'il s'agit de passer de l'analyse serrée à l'action politique ; en finir avec « la sociologie entre sociologues » pour se mettre « au service des publics-militants-acteurs-agissants ».

Pour conclure, sur l'apport de Bourdieu :

> Ce qu'il [Bourdieu] a fait je crois, c'est, tout en déployant le plus largement possible l'ordre des contraintes, de ne pas se résigner à leur hégémonie. Il a ainsi maintenu la possibilité de parier, ou d'espérer, pour laisser vivre une chance de sortir du mécontentement, c'est-à-dire de construire un monde social autant que possible affranchi des rapports de domination. Un pari de facture pascalienne plus que le dépassement hégélien des contradictions, l'affirmation d'une liberté en dépit du poids écrasant des contraintes : on peut trouver cette position paradoxale chez un sociologue (cité dans Hulak, 2018).

On retrouvera les compagnons de route de Robert Castel dans un ouvrage qu'il a conçu avec Claude Martin, *Changements et pensées du changement. Échanges avec Robert Castel* (Castel et Martin, 2012) – un ouvrage comme une boîte à outils pour qui s'interroge sur les échos provoqués par ses propositions théoriques ; et des amis étrangers, qui prolongent les effets de sa pensée sur d'autres contextes nationaux, avec *Le Temps des incertitudes. Lectures internationales de Robert Castel* (Laé, Martin et Quarta, à paraître en 2027).

Robert Castel au colloque de Cerisy, 1999



De gauche à droite : Mireille Delbraccio, Étienne Balibar, Bertrand Ogilvie, Catherine Colliot-Thélène et Robert Castel.

© Alain Faure.